



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DES GRAVURES JOINTES AU JOURNAL.

Coiffure exécutée par Croisat, rue de l'Odéon, n. 33, ornée d'acacia du magasin de Mlle Le-fèvre, rue de l'Odéon, n. 31. Bonnet en blonde, des magasins de Mme Hermel, rue Richelieu, n. 92. Capote en tulle zébré. Fichu de tulle à la paysanne.

Bonnet en tulle, exécuté sur la tête par Croisat, professeur de coiffure, rue de l'Odéon, n. 33. Robe en mousseline de soie.

Modès.

La saison des eaux a fait composer depuis quelque temps une foule de gracieux négligés, destinés au Mont-d'Or, réunion tout-à-fait à la mode cette année. Les peignoirs de batiste d'Écosse, de mousseline unie ou rayée, les jaconas brodés au plumetis, et les mousselines claires à dessins nuancés, forment le fond de ces toilettes qui ont cependant toutes leurs heures et leurs circonstances comme nos toilettes de ville. Le déjeuner, le bain, le dîner, la promenade, tout cela a un costume qui lui est propre, et qui toutefois ne se distingue que par plus de richesse en broderie et dentelle, car il est de bon goût de

ne porter là que des redingotes ou peignoirs. Nous en avons vu en mousseline unie à double pélerine, garnie tout autour en haute maline; d'autres en batiste garnie de valenciennaise. Ces deux genres de dentelle sont les seules admissibles à la campagne.

De jolies mousselines peintes à bouquets légers se garnissent en petites dentelles; d'autres ont des garnitures de la même étoffe que la robe tout autour des pélerines et des devans du jupon. Un raffinement d'élégance est d'avoir, aux bords de ces petites garnitures, une dentelle très-étroite: on en voit aussi de festonnées.

Ce retour vers les redingotes garnies fait présumer que bientôt nous reverrons de ces jolis négligés tout enrichis de garni-

tures de mousseline brodée : nous n'osons avertir à quel excès de dépense peut entraîner cette *élégante simplicité*, mais nous rappelons plus d'un peignoir du matin qui coûtaient quatre cents francs de main-d'œuvre.....

Aux promenades et réunions qui ont lieu aux eaux on apporte une grande simplicité de coiffure, hors le petit bonnet du matin, qui est garni de fine dentelle sur un fond collant très-brodé. On ne porte que des cheveux en bandeau sur le front, point d'échafaudage de tresses pour le matin; les chapeaux sont en paille cousue avec un seul ruban arrêté qui vient nouer sous le menton, et un voile de tulle de fil cousu au bord. Aux promenades on porte une capote d'organdi ou de paille de riz très-simplement ornée.

La prévoyance est la mère de la sûreté, aussi avons-nous admiré beaucoup de femmes qui emportent à leur campagne ou aux eaux six ou huit de ces chapeaux négligés, afin de remplacer immédiatement ceux qui ont subi les épreuves de la pluie, du soleil, des parties de bois, etc.

Les petits tabliers sont aussi une mode indispensable aux costumes de campagne. On en voit de jolis, d'élégans, de simples, de bizarres : cet accessoire est tout-à-fait de fantaisie; tout y est permis, depuis la jolie perkale peinte jusqu'au beau gros de Naples brodé de soie, ou même la mousseline brodée et doublée en couleur.

Sur les épaules on jette une écharpe en foulard ou en mousseline unie très-claire. Au lieu de sautoir, on noue autour du cou un ruban. C'est merveilleux que de voir les petits cartons qui contiennent la collection de ces rubans que l'on emporte avec soi.

Les bijoux sont interdits à la campagne; en revanche, une petite montre y semble de rigueur, et c'est à qui possèdera la plus plate, la plus mignonne, la mieux confectionnée de toutes les montres de Breguet.

Les parasols de campagne sont en batiste blanche ou écrue, doublée en taffetas vert ou bleu, la frange de la même couleur que la doublure, le manche en bois de houx, etc.; la plupart ont une petite croisée au bout du manche.

Les gants en fin fil d'Ecosse à jour et brodé peuvent se porter à cause de leur fraîcheur : on en voit aussi en filet de soie de couleur.

Des bottines en coutil gris, ou même en toile écrue, sont la chaussure préférée pour tous ces genres de toilette. Nous observerons aussi qu'à la campagne les pantoufles sont en crinoline, peau anglaise ou toile écrue brodée en soie bleue, verte ou rouge.

Maintenant, nous allons quitter les champs pour revenir aux toilettes de Paris, qui ne cesse dans aucune saison d'être le point de mire de tous les pays.

L'exposition semble avoir consolidé la vogue des paravents, qui se transportent de la ville à la campagne pour improviser des théâtres de société. Ceux de M. Prat, passage Choiseul, ont un luxe tout magique pour convenir aux proverbes, comédies, etc., que l'on exécute dans les châteaux; et comme ce genre de plaisir est aussi une mode bien adoptée aujourd'hui, nous croyons devoir annoncer tout ce qui peut la favoriser.

Une Aventure à Rome.

Vers la fin du dernier automne, comme la foule s'épandait lentement par la porte du Peuple et se perdait sous les ombrages de la villa Borghèse, pour y danser aux castagnettes la *saltarelle* et la *tarentelle*, par la même porte un voyageur entraît à pied dans Rome, et la foule, voyant son air jeune et souffrant, et sa démarche fatiguée, s'ouvrait docilement pour le laisser passer. — Ce sera quelque peintre,

quelque enfant de France ou d'Allemagne, disaient les jeunes filles en élevant leurs brunes têtes au-dessus de leurs compagnes pour suivre des yeux le blond étranger.

Il marcha droit à l'obélisque égyptien qui s'élève au milieu de la place du Peuple, et, déposant à ses pieds son sac et son bâton poudreux, il s'étendit douloureusement sur l'une des marches de sa base. Son front reposait sur ses mains; les larges bords d'un chapeau calabrois tombaient sur son visage, et le voyageur resta long-tems ainsi, plongé dans un morne abattement.

Découragé, il allait reprendre son sac et son bâton, lorsqu'un embarras de voitures étant survenu à la porte du Peuple, un landau, traîné par deux mecklembourgeois fougueux, s'arrêta brusquement devant lui. Il poussa un cri de joie et de surprise; et, s'élançant vers la calèche, il s'appuya d'une main sur le panneau, et repoussa de l'autre l'alezan brûlé du cavalier qui galopait à ses côtés. L'animal se cabra sous la pression de cette main vigoureuse; mais le cavalier, frappant de sa cravache le visage de l'impertinent qui venait d'arrêter sa course, enfonça ses éperons dans les flancs de son coursier, et, lui faisant franchir d'un bond le corps de l'imprudent jeune homme jeté sans viesur les pavés, il disparut avec la calèche, tous les deux légers comme le vent.

Cette scène, jouée en moins d'un instant, n'eut de témoins que ses acteurs et un élève de l'école française qui traversait la place du Peuple. Il s'approcha du voyageur, le souleva de ses bras, et, l'appuyant contre l'obélisque, il lui fit boire quelques gouttes de l'eau pure et limpide que quatre lions de marbre vomissent incessamment aux quatre angles de sa base. Lorsque l'infortuné revint à lui, et que, portant la main à sa tête, il sentit sous ses doigts le cercle sanglant qu'avait décrit sur son front la cravache du cavalier, il pressa de l'autre main sa poitrine avec rage, et deux larmes tombèrent sur ses joues amaigries.

« Vous souffrez? demanda le jeune peintre en appuyant affectueusement sa main sur la blessure de l'étranger.

— Oui, je souffre, répondit celui-ci en plaçant la sienne sur son cœur; et, levant son triste regard vers le jeune homme qui l'avait secouru: — Oui, je souffre bien! s'écria-t-il en lui jetant autour du cou ses bras avec effusion. Et il versa des larmes abondantes.

— Est-ce donc vous, Desdicado? demanda le peintre avec une douloureuse surprise. Qui vous a vu, au dernier automne, brillant à Florence de tout le luxe de la fortune et de tout l'éclat de la jeunesse, osera-t-il vous reconnaître sous ces traits flétris et sous ces rudes vêtements? Vous jeune et beau, élégant et fier, devais-je après dix mois vous retrouver ainsi?

— C'est que vous ne savez pas tout ce que la destinée peut accumuler de douleurs en dix mois, ni tout ce que la douleur peut enfermer d'années en un jour, répondit l'étranger d'un air sombre. Oui, je suis Desdicado, ajouta-t-il en essuyant ses pleurs, Desdicado misérable, mais fier; et mon ame est restée superbe sous le rude habit qui me couvre. Ami, quel est cet homme? L'homme qui m'a frappé, quel est-il? L'un de nous deux ne verra point s'effacer sur mon front cette marque infamante.

— Il n'est point un mari dans Rome qu'il n'ait blessé au front plus rudement que vous, répondit l'artiste en souriant. Qui ne connaît point ici le héros de toutes nos fêtes, l'enfant gâté du pape et de ses cardinaux, le caprice de toutes nos femmes, le prince Mariani, l'amant heureux de la marquise de R....

— Tu t'abuses ou tu mens, s'écria l'impétueux jeune homme; la marquise de R.... n'est point sa maîtresse. La marquise de R...., vous ne la connaissez pas, ajouta-t-il d'une voix plus douce; il est tant de marquises dans Rome! Que Mariani les prenne toutes; mais Béatrice,

qu'il la laisse au Seigneur. Oh ! Lorentz, vous ne la connaissez pas : l'ame de la Vierge n'est pas plus blanche que son ame, les madones de votre Raphaël sont moins célestes que ses traits. Triste et froide, elle traverse le monde sans que le monde la possède, car Dieu jaloux n'a pas voulu que cet ange échappé d'en haut trouvât sur notre misérable terre une branche pour se poser, afin qu'il retournât plus vite au ciel qui le redemande et le pleure.

— Je m'abusais, répondit Lorentz, cette marquise n'habite point ces murs, et je crois volontiers qu'elle est encore au ciel, d'où vous la faites descendre. Il n'est à Rome qu'une marquise de R...., et vous avez pu la voir glisser devant vous comme un pâle reflet de vos amours. Mariani galopait à ses côtés, et les roues de sa calèche, moins aériennes que vos rêves, ont failli vous écraser sur les pavés de cette place.

— Et qui vous a dit, s'écria Desdicado en pâlisant de colère, qui vous a dit que Mariani fût son amant ? Vous êtes tous ainsi, jeunesse ! l'honneur d'une femme ne vous coûte pas plus à ternir qu'un roseau à briser sous vos doigts, et vous jetez au vent vos paroles empoisonnées sans vous soucier du but qu'elles frappent ! Oh ! Lorentz, l'honneur d'une femme est un cristal si pur et si frêle qu'on ne devrait y toucher que d'une main pieuse et craintive.

— Vous aimez donc cette femme ? demanda tristement Lorentz.

— Je l'aime ! répondit Desdicado.

— Pauvre insensé ! murmura le jeune peintre. Desdicado, ajouta-t-il, si mes paroles vous ont blessé, reprenez ce sac et ce bâton, et allez secouer loin de Rome la poussière de vos sandales. La sainteté de votre amour aurait trop à souffrir en ces lieux. Allez, ami, partez : Mariani a souillé le sanctuaire où vous veniez vous agenouiller, et l'idole que vous cherchez n'habite plus que votre ame d'amant et de poète.

— Lorentz, expliquez-vous, murmura l'étranger d'une voix éperdue.

— Que vous dirai-je, répondit l'artiste, que Rome entière ne puisse vous apprendre ? A seize ans, noble et belle, Béatrice épousa le marquis de R..., vieillard égoïste et morose. Ce fut un triste jour pour Béatrice, un beau jour pour la jeunesse romaine, qui ne vit dans ce mariage qu'une victime, le marquis de R.... La victime fut Béatrice. Elle vécut retirée près de son vieil époux, et le vieillard s'éteignit dans ses bras, entouré de soins et d'honneurs. Lorsque Béatrice reparut dans le monde, comme une jeune ombre échappée au tombeau, les hommages se pressèrent autour d'elle, et chacun voulut ranimer aux chauds rayons de son amour cette fleur qui s'était étiolée dans une solitude austère. Mais Béatrice resta pure comme l'eau qui jaillit de ces marbres : tous ces amours glissèrent sur son ame sans la réveiller ni la distraire, et, lasse de leur importunité, elle alla chercher loin de Rome le repos et la liberté.

— C'est elle, c'est Béatrice ! s'écria Desdicado avec enthousiasme. Vous voyez bien qu'elle est pure et sainte, sainte comme mon amour, pure comme ce bel astre qui nous éclaire. »

En ce moment la lune, qui montait à l'horizon, versait ses blancs rayons sur Rome, et la ville semblait dormir sous un vaste réseau d'argent. La place du Peuple était déserte, le *Corso* silencieux, et l'on n'entendait que le bruit de l'eau dans les bassins, et les chants éloignés sous les bosquets de la villa Borghèse.

« Écoutez, reprit froidement Lorentz : après un an d'absence la marquise revint. Elle était partie seule, elle revint accompagnée du prince Mariani. Vous l'avez vu, insolent et beau : ce fut contre son amour que se brisa la rigide vertu de la belle et froide marquise.

— Encore une fois, qui vous l'a dit ? demanda Desdicado qui sentit de nouveau son noble sang lui monter au visage.

— Qui ne vous le dira point à Rome ? L'intimité des nouveaux amans n'a pas de prétentions au mystère : leur amour va le front levé. Béatrice ne nie point, et Mariani affirme. Qu'en pensez-vous à cette heure ?

— Je pense que Mariani est un lâche et un fat, s'écria Desdicado en se levant. Venez, j'aurai demain deux honneurs à venger.

— Qu'allez-vous faire ? disait le jeune peintre en conduisant Desdicado vers une hôtellerie de la place d'Espagne. Un duel ! une provocation ! Savez-vous que Mariani est le spadassin le plus habile de la Péninsule, et que vous ne jouerez pas impunément votre vie contre la sienne ? Amant délaissé de Béatrice, je comprends vos douleurs : Béatrice est belle, et...

Parlant ainsi, il tendit sa main à l'étranger, et sa figure, à l'ordinaire froide et railleuse, exprima en cet instant pour Desdicado une affection si tendre et si dévouée, qu'il semblait avec sa main livrer son âme tout entière. Desdicado se jeta dans ses bras. « A demain donc ! lui dit-il, à demain au soleil levant. Ce sera mon dernier peut-être ; mais je n'attends plus rien de la vie, et j'ai cédé depuis longtemps ma part de bonheur sur la terre. »

Cependant Desdicado, après une heure de repos, s'était jeté dans une voiture de place qui l'avait conduit au palais Mariani. Le palais était illuminé, les équipages se pressaient dans sa cour, la noblesse dans ses escaliers de marbre, et l'on pouvait voir, par les vitraux ouverts, la gaze, la soie et les fleurs glisser dans les longs corridors, à travers les bustes antiques et les vieilles draperies romaines, comme des ombres en habits de bal, entre deux haies d'ombres graves et silencieuses. C'était fête au palais Mariani : les terrasses, parfumées de citronniers et de cythuses, retentissaient du bruit des instrumens ; les lustres resplendissaient sous les fresques des plafonds, et la valse tournoyait déjà sur les pavés en mosaïque. Desdicado se

mêla à la foule, et se perdit, inaperçu, loin du tumulte de la fête, dans une galerie obscure. Il errait depuis quelques instans, lorsque des paroles confuses vinrent à ses oreilles, et des formes vagues à ses regards. Il se jeta dans l'embrasure d'une fenêtre, et deux fantômes passèrent mystérieusement dans l'ombre.

— Pourquoi si triste et si rêveuse ? disait Mariani d'une voix plaintive et caressante. Reine de ces lieux, âme de cette fête, vous n'avez fait que paraître et vous nous délaissez déjà ! O Béatrice ! pour éclaircir la mélancolie où se consomment vos beaux jours, mon amour a tout essayé, la douleur et la joie, sans amener une larme à vos yeux ni un sourire sur vos lèvres. Béatrice, êtes-vous froide comme ces marbres qui nous entourent ? ajoutait-il en posant sa main sur une Diane chasseresse dont le front, net et pur, éclairé par la lune, semblait sourire aux pâles rayons de sa vieille divinité.

— Rêveuse et triste ! disait Béatrice attachée comme un lierre au bras de Mariani ; ces parfums me fatiguent, et ces chants m'importunent ! Et mon âme oppressée se replie douloureusement aux bruits joyeux de cette fête, comme mes paupières usées au trop vif éclat des lumières. Mariani, laissez-moi m'éloigner, ne me retenez pas ; j'ai vu ma courte jeunesse pâlir et s'éteindre dans les pleurs et l'ennui, et le monde n'a pas de soleil qui puisse en ranimer la flamme. »

Tous les deux s'éloignèrent, et l'on n'entendit plus que le frôlement soyeux de la robe de la marquise, pareil au bruit que fait le vent dans les feuilles jaunies de l'automne. Arrivés dans la cour, Mariani jeta sur les épaules de la marquise une pelisse de satin doublée de martre, et la conduisant à sa voiture, il imprima sur sa main un long et tendre baiser.

« Cette femme est folle ou stupide ! pensait Mariani en remontant lestement les marches de son palais, léger et joyeux, comme si la voiture de Béatrice eût emporté

le fardeau de sa vie et le mal de son ame. Giulio Giuliani ! s'écria-t-il en s'appuyant sur l'épaule d'un jeune comte florentin, devant un buffet chargé de vins, d'or et de cristaux ; verse-moi, Giulio, de cette liqueur de France, je veux boire avec toi aux joyeuses et faciles amours !... » Mais comme il portait à ses lèvres le cristal couronné d'une mousse élégante, une rude main s'appuya sur son épaule, et Mariani, se retournant brusquement, se trouva face à face avec Desdicado.

Pâle et terrible comme la statue du commandeur au *Festin* de Juan, Desdicado entraîna Mariani sur une terrasse voisine, et rejetant en arrière les blonds cheveux qui tombaient sur ses yeux : « Monseigneur, demanda-t-il gravement, me reconnaissez-vous ? » Et comme Mariani contemplait le jeune homme avec un muet étonnement : « Prince Mariani, je suis votre égal, dit froidement l'étranger en plaçant un doigt sur son front ; voici ma couronne de prince, et puisque votre cravache n'a pas craint de me frapper au visage, votre épée n'aura point de honte à se croiser avec la mienne. »

A ces mots, il tendit sa main à Mariani, et Mariani y laissa tomber sa main. « A demain ! monseigneur, ajouta Desdicado ; ne laissons point à la police le tems d'entraver nos démarches, et de s'opposer à la satisfaction que vous ne sauriez refuser sans une lâcheté nouvelle. Lorsque les bougies de votre fête pâliront aux premiers feux du jour, vous me trouverez au pied de l'obélisque, à cette même place où vous m'avez foulé ce soir sous les pieds de votre coursier. Je compte sur vous, monsieur ; la campagne romaine sera discrète, et ses plaines sont assez vastes pour cacher un tombeau de plus. »

Il y eut tant de noblesse et de dignité dans l'expression de ces paroles, tant de majesté vraiment royale sur la figure de Desdicado, tant de puissance surtout et de fascination dans la sévérité de son regard, que Mariani ne répondit que par une in-

clination de tête. Desdicado s'éloigna sans ajouter une seule parole, et le prince romain resta sur la terrasse, immobile et le suivant des yeux. Mais lorsque ce vague effroi se fut dissipé avec l'étonnement qui l'avait produit, Mariani, honteux de lui-même, se demanda comment il n'avait pas fait jeter à la porte cette parodie de l'ombre de Banco, et contant à Giulio Giuliani l'histoire de cette apparition vengeresse, tous les deux se mêlèrent en riant à la foule animée du bal.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

Littérature.

M. Julien, membre de l'Institut et professeur au Collège de France, vient de traduire un roman chinois, intitulé *Blanche et Bleue, ou les deux Couleuvres-Fées*. Cet ouvrage est précieux en ce qu'il offre une peinture de mœurs ; et est plein de traditions superstitieuses qui ont cours chez ce peuple, voué plus qu'aucune nation aux idées religieuses et fantastiques. Tous nos miracles, nos apparitions, nos feux-follets et nos vampires ne sont rien auprès des dieux qui peuplent leurs éléments et des fées qui s'insinuent dans leurs maisons, et jusque dans leurs lits. L'Orient offre sous ce point une richesse d'invention qui laisse bien en arrière nos scènes mystiques et bigotes. Et certainement les dévots chinois sont mille fois au-dessus de tout ce que peut produire le fanatisme de notre sage Europe.

Il y a dans cet ouvrage un mérite littéraire qui en rend la lecture doublement intéressante. L'idée principale repose sur un homme aimé de deux fées en même tems, et que, dans leur lutinerie et leur inconsequence, elles parviennent à rendre malheureux par mille incidens bizarres. Cet ouvrage a été composé en 1807 et

M. S. Julien vient, par son heureuse traduction, de lui assurer un nouveau succès en 1834*.

— *Un Cœur de jeune Fille** est un livre moins joli dans le fond que dans le titre. Marie, qui est l'héroïne, a plus de légèreté que de naïveté, plus de coquetterie que de chaste amour. Un style agréable ne sauve point de certaines incuries de composition, et ici l'auteur, tout spirituel qu'il est, n'a pas assez sacrifié à la pureté et à la candeur que réclamait *un Cœur de jeune Fille*.

— Il doit paraître ces jours-ci une publication très-intéressante, intitulée : *Histoire des Fêtes civiles et religieuses, et des Usages anciens et modernes du département du Nord***, par M^{me} Clément, née Hemery. Cet ouvrage, qui offrira la peinture des mœurs de nos aïeux, en retraçant leurs fêtes, leurs cérémonies publiques, leurs usages, est une idée trop heureuse pour ne point obtenir un brillant succès. L'histoire, mise ainsi en action, et résumant dans un même plan usages, événemens et caractères, vous initie avec un peuple plus que ne le sauraient faire de longues études chronologiques. Aussi pensons-nous que l'ouvrage que nous annonçons marquera avec succès dans la littérature.

Album.

— On vient de découvrir à Estreboeuf (Somme), à douze pieds de profondeur, une pirogue de vingt-deux pouces de large et vingt de profondeur. Cette embarcation paraît remonter aux premiers tems de la navigation, ou au moins à l'invasion des Normands. Elle est formée d'un seul chêne; vers l'une des extrémités on voit une excavation qui servait à fixer un

mât. Ce singulier monument a été extrait de la tourbière où il était enfoui depuis tant de siècles, et acquis par M. Boucher de Perthes, président de la société royale d'Émulation d'Abbeville. Il est maintenant déposé dans le lieu des séances de la Société.

— On vient de faire à Épône (Seine-et-Oise) une découverte intéressante pour la science archéologique. En fouillant un terrain où abondent des débris de pierres druidiques, M. le baron de Vincent et M. Cassan, sous-préfet de l'arrondissement de Mantes, ont trouvé un ossuaire gaulois, de vingt-sept pieds de longueur et de sept de largeur, sur six de profondeur. Il était recouvert de cinq pierres brutes, en calcaire siliceux, de sept pieds de longueur et de six d'épaisseur. Deux couches de squelettes, séparées par un lit de longues pierres plates, remplissaient cet ossuaire : le fond est pavé de pierres également longues et plates. On a trouvé, au milieu des squelettes, dont le nombre s'élevait à soixante-quatre, des os d'animaux, des cailloux taillés qui servaient sans doute d'ornemens, et un vase moulé à la main, d'une pâte et d'une forme grossières, et de couleur brune; c'est près de cet endroit, qu'on appelle *Hérubé*, qu'est le dolmen d'Epône, signalé et décrit par M. Cassan, dans sa Statistique de l'arrondissement de Mantes.

— Une feuille de Berlin contient une lettre intéressante écrite par un témoin oculaire sur le mariage de la sultane Salicha avec Halil-Pacha. Le sultan Mahmoud a donné dans cette circonstance une nouvelle preuve de ses lumières (On sait, d'après l'histoire ancienne des Ottomans, qu'il était d'usage d'étrangler, à leur naissance, tous les enfans de frères et sœurs mariés, ainsi que les filles du sultan), en déclarant à sa fille et à son gendre que l'époque de la barbarie était passée; pour la Turquie, et que les enfans provenant de ce mariage devaient rester en vie.

* Chez Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

** Chez Allardin, place Saint-André-des-Arts.

— La vallée de Mississipi, qui, il y a quelques années, était un affreux désert habité seulement par des sauvages et par des bêtes féroces, contient maintenant 5,000,000 d'habitans civilisés, ce qui fait environ 2,000,000 de plus que la totalité de la population de l'Union à la mémorable époque de son indépendance nationale.

Théâtres.

Emmeline doit être jouée incessamment à l'Opéra-Comique; M^{mes} Casimir et Masi paraîtront ensemble dans cette pièce.

— Une imitation d'un conte de La Fontaine, intitulée *la Femme, le Mari et le Voleur*, sera représentée sous peu au théâtre du Palais-Royal.

— Lablache, qui doit faire partie des Bouffes cette saison, vient d'éprouver à Naples une grave indisposition.

— La ville de Bucharest (Valachie) s'occupe depuis un an de l'établissement d'un théâtre national, sous la protection de l'hospodar, et, à l'aide d'une souscription chez les boyards, trente élèves sont formés à l'art de la déclamation et du chant.

— M^{lle} Taglioni vient de faire écrire une lettre pour justifier son absence du théâtre de Covent-Garden. Une violente attaque de choléra en fait la cause subite. Elle ajoute qu'elle prévoit que sa santé ne lui permettra pas de reparaitre cette année, et elle exprime au public anglais sa gratitude pour la bienveillance avec laquelle il l'a constamment accueillie.

— Le *Nouveau Robinson* a été représenté au théâtre Ventadour.

— Le Gymnase a, dit-on, six pièces Scribe, toutes prêtes à être représentées pendant l'automne et l'hiver.

— Henri Monnier est de retour de Bruxelles, où il s'est marié.

— La gracieuse Jenny Vertpré est partie pour les eaux.

— Le théâtre de M. Comte est peut-être le seul aujourd'hui où les pères de famille peuvent conduire leurs enfans; aussi l'habile magicien du passage Choiseul vient-il de choisir l'époque des vacances pour offrir à ses jeunes habitués *Mélusine*, ou *la Fée des nuages*, pièce en trois actes et six tableaux, avec changemens à vue, transformations, etc., etc. Le succès que vient d'obtenir cette pièce est tel que nous ne craignons pas de lui prédire que sa jolie bonbonnière sera pleine pendant plus de trois mois, et ce n'est pas assez.

— La reprise de *la Vestale* a eu lieu à l'Opéra; M. Ad. Nourrit et M^{lle} Falcon ont rempli les principaux rôles.

— On attribue à M. Ancelot un drame que la Comédie-Française met à l'étude, et dont une aventure de lord Byron a fourni le sujet.

— *Le Juif errant* continue à faire fortune à l'Ambigu-Comique; le jeu de Francisque en consolide chaque fois le succès.

— M^{me} Amélia Masi a présenté à la reine un recueil de nocturnes et romances de sa composition.

A ce Numéro sont jointes les planches 1085 et 1086.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESEUR DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N. 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

25. Août 1834.

N^o 2086.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2 ¹/₂ près le passage de l'Opéra.

Croiffure en Cheveux ornée d'acacia incisée par M^{lle} Croissant.
Bonnnet en Moude, Capote en tulle Zéphyr. Fichu en tulle à la Soprano

Mess^{rs} T. S. & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid